

Jakob Tuggener – Le temps des machines

Jakob Tuggener (1904–88) fait figure d'exception dans le paysage de la photographie suisse. L'expressivité et la forte personnalité de ses images de fêtes exubérantes de la bonne société sont légendaires, et son livre *Fabrik*, sorti en 1943, a marqué l'histoire du livre de photographie. Au cœur de l'exposition « Maschinenzzeit », des photographies et films issus du monde ouvrier et industriel. Miroir d'une évolution technique galopante – de l'industrie textile dans l'Oberland zurichois aux centrales hydroélectriques en construction dans les Alpes – ces documents nous parlent avant tout de la longue fascination du photographe pour tous les types de machines : des métiers à tisser aux locomotives, aux bateaux à vapeur ou aux voitures de course, en passant par les haut-fourneaux et les turbines. Il admirait leur bruit, leurs mouvements et leur force indomptable qu'il cherchait à capter dans des images à la fois d'une grande force expressive et d'une surprenante douceur poétique. Parallèlement, il se plaisait à observer les hommes et les femmes qui, par leur travail, faisaient tourner ce moteur du progrès – non sans partager le pressentiment que ces machines pourraient, un jour, dominer l'homme.

Le temps des machines

Jakob Tuggener connaissait le monde des fabriques comme aucun autre photographe de son temps. Il avait en effet suivi une formation de dessinateur de machines à l'entreprise Maag Zahnräder AG de Zurich, où il a ensuite travaillé dans le secteur de la construction. C'est d'ailleurs le photographe attiré de l'entreprise, Gustav Maag, qui l'a initié à la technique de la photographie. Mais à la fin des années 20 il se retrouve au chômage suite à la crise économique. Il tente alors de réaliser un rêve qu'il nourrit depuis l'enfance – devenir artiste – en s'inscrivant à la Reimanschule de Berlin. Dans la capitale allemande, s'est perfectionné pendant près d'un an dans les domaines du design d'affiche, de la typographie et du cinéma, non sans se laisser entraîner par le dynamisme de la grande ville, qu'il découvre au travers de sa caméra.

De retour en Suisse, en 1932, il est d'abord collaborateur indépendant de la Maschinenfabrik Oerlikon (MFO), où il travaille entre autres pour le journal d'entreprise au titre programmatique *Der Gleichrichter* (« le redresseur »). Même si l'entreprise emploie déjà un photographe, Tuggener est chargé de faire un reportage photographique de l'intérieur de la fabrique – avec pour idée fondamentale de jeter un pont entre les ouvriers et les employés d'une part et la direction de l'entreprise de l'autre. Voient ainsi le jour jusqu'à la fin des années 30 – outre plusieurs séries de reportages de l'intérieur des ateliers et de portraits des « membres de la famille de la MFO » – des séries de clichés des scènes les plus insoupçonnées du quotidien de l'usine, réunies dans des sortes d'albums. À partir de 1937, il réalise également plusieurs courts métrages en format 16 mm – tous muets et en noir et blanc – oscillant entre la fiction et le documentaire, comme par exemple le drame d'empreinte surréaliste *Die Seemühle* (1944), évoquant la mort et le caractère éphémère de la vie, tourné avec des acteurs amateurs dans une usine abandonnée des rives du lac de Zurich ; ou *Die Maschinenzzeit* (1938–1970) – une approche cinématographique du rapport entre l'homme et la machine – dont le titre renvoie à une maquette de livre antérieure du même nom qui transforme celle-ci en une vision mobile, fugitive mais directement perceptible, de l'ère des machines telle que la voit Tuggener.

En 1943, en pleine Seconde Guerre mondiale, paraît son volume *Fabrik*. À première vue, la série de 72 photographies qu'il contient, sans texte, semble pouvoir se lire comme un récit de l'industrialisation : de l'industrie textile dans les campagnes à la construction de centrales hydroélectriques modernes dans les Alpes, sans omettre la construction de machines et l'électricité à haute tension. Une lecture plus attentive nous révèle cependant que l'auteur – par sa manière associative et cinématographique d'ordonner les clichés – nous parle également du potentiel destructeur du progrès technique illimité, dont la guerre mondiale, pour laquelle l'industrie de l'armement suisse continuait tranquillement à produire des armes, offrait une image éloquente. Avec son livre conçu selon les règles du film muet, Tuggener était clairement en avance sur son temps. D'ailleurs, ni sa photographie d'une

subjectivité à toute épreuve ni son attitude critique ne pouvaient plaire dans la situation menaçante d'alors, où la Suisse tentait de sauver, par la « défense spirituelle », ce qui restait d'unité et de force de résistance.

Sans être un succès commercial, *Fabrik* était une réussite artistique aux yeux de Tuggener, qui continua à s'intéresser aux thèmes du travail et de l'industrie. Aussi publia-t-il encore deux autres maquettes de livre : *Schwarzes Eisen* (1950) et *Die Maschinenzeit* (1952), que l'on peut tous deux lire comme la continuation de *Fabrik*, défini par le journaliste Arnold Burgauer comme « un compte-rendu incandescent et débordant de faits sur le monde des machines, son évolution et ses potentialités et limites ». Au milieu des années 50 – au seuil de l'ère informatique – pour Tuggener l'ère des machines classique (« Maschinenzeit ») arrive à son terme : les processus mécaniques qui l'ont tant fasciné se dérobent toujours plus à son regard. Tuggener ne pouvait pas accepter l'idée qu'une machine puisse remplacer le cœur humain.

Évocateur de contrastes

Déjà dans ses années berlinoises, Tuggener s'était mis à immortaliser des scènes de bals de la Reimansschule, bien connus à l'époque. Si l'atmosphère pétulante et érotique qui y régnait le fascinait, photographier dans des espaces peu illuminés constituait pour lui un intéressant défi. De retour à Zurich, il n'hésite pas à y explorer la vie nocturne et à s'adonner pleinement au luxe rayonnant des bals masqués de cercles d'artistes ou du Nouvel An. Il ne manque pas non plus de s'y laisser séduire par les dames élégantes et leurs habits en soie, leurs décolletés, leurs dos ou leurs épaules dénudés : un monde fabuleux dont il cherche à percer les faces les plus secrètes à l'aide de sa Leica. Son public, presque exclusivement constitué de quelques *happy few*, le considérait très vite comme un « grand évocateur de notre monde et de ses contrastes les plus frappants », d'un monde tiraillé entre la luminosité éclatante d'une salle de bal et l'obscurité morne des ateliers de production. Lui-même aimait à se situer entre ces deux extrêmes en déclarant : « De la soie *et* des machines, voilà Tuggener ». Il aimait en effet les deux mondes, celui du luxe le plus ostentatoire et celui du travail crasseux, des femmes surchargées de bijoux et des hommes pleins de sueur. Il se refusait à porter un quelconque jugement de valeur ; tout comme il se défendait d'être classé comme adepte de la critique sociale.

Jakob Tuggener se sentait à l'aise dans bien des mondes et y évoluait avec l'élégance d'un noble. Homme visuel, il réservait à tout moment une attention tendre et dévouée aux choses apparemment insignifiantes, accessoires ; outre un poète visuel et sensible, il était, comme il se plaisait lui-même à le formuler, un « poète photographique chiffre romain I » (« photographischer Dichter römisch I»). Le critique Max Eichenberger est allé jusqu'à affirmer à propos de ses photographies d'usine : « Tuggener est en mesure de réaliser des photographies d'usine qui nous révèlent non seulement la facture d'un peintre ou d'un poète, mais aussi celle d'un magicien, voire d'un étrange alchimiste, capable de transformer – bien qu'en quantités limitées – du plomb en or. »

En collaboration avec la Jakob Tuggener-Stiftung, Uster.

Avec le soutien de la Dr. Werner Greminger-Stiftung, Winterthur ; la Schindler Familienstiftung, Zurich ; l'International Music and Art Foundation, Vaduz ; la Stanley Thomas Johnson Stiftung, Berne ; Sandoz Familienstiftung, Vevey.

La Fotostiftung Schweiz est régulièrement soutenue par l'Office fédéral de la culture, Berne, la ville de Winterthur et les cantons de Zurich et de Thurgau.

Jakob Tuggener sur l'usine et la technologie

Salon de l'aviation

Dimanche dernier, le salon de l'aviation a eu lieu à Dübendorf. J'y ai participé de tout mon cœur et de toute mon âme, mais surtout j'y étais tout ouïe. Mes photos ont rencontré un franc succès, elles ont même été publiées dans des illustrés. Je peux désormais me présenter en toute quiétude à monsieur Flückiger, et même peut-être à monsieur Mittelholzer car j'ai pris des photos de l'aérodrome dignes d'étonner un Mittelholzer.

Extrait d'une lettre à Marili Gassler, 5 août 1934

Chemin de fer

La centrale des transports va tenter de m'obtenir un billet auprès de la compagnie fédérale des chemins de fer afin que je puisse photographier la ligne du Gothard et ses locomotives un mois durant. Un sujet comme créé pour moi. J'ai cherché une photo pour Oerlikon, une locomotive sur le trajet, mais elle n'existe pas encore sous la forme que je souhaitais. Elle doit être ce qu'elle est : le monstre doit tonner et gronder, battre à travers les gorges et foncer sur les ponts élevés. Priez pour moi, je vais y arriver.

Extrait d'une lettre à Marili Gassler, 5 août 1934

Course automobile

La course et rien que la course. L'une de mes photos s'appelle « Chevalier de l'Apocalypse ». L'idée m'est venue comme une fulgurance et elle est fantastique. Je suis allé voir le prêtre. Malheureusement, il n'y a rien dans la Bible que j'aurais pu associer à mes visions photographiques, mais j'ai un autre titre qui pourrait caractériser la grandeur de notre siècle. J'ai pris un virage étrange. Je perçois d'un seul coup le sport comme le symbole de notre époque. Le dynamisme, le tempo sont l'essence de notre époque. Et la joie que j'en retire d'être son témoin. Vous auriez du voir comme le monstre est arrivé en trombe, une flèche, un chant, un grondement, oh, c'était puissant – mon cœur fut caressé d'un flot glacial. La technologie n'est que grandiose poésie. Pareil sport est héroïque et merveilleux, il côtoie la mort. Je n'oublierai jamais l'impression que m'a laissée cette journée. J'ai également assisté à la tristesse du cœur. J'ai voulu photographier une femme en train de faire ses adieux à son mari pilote. C'était tellement émouvant, une véritable scène de film, mais je n'ai pas réussi à la photographier. J'ai fini par recroiser cette femme. Le visage enfoncé entre ses mains. Son mari était mort – il a perdu une roue cinq tours avant l'arrivée, sa voiture a foncé dans un sapin et l'a véritablement rasé, avant d'en heurter un second et de se transformer en un tas de ruines. Le sapin a tué un spectateur et en a blessé un autre. Toutes ces images étaient profondes, la technologie exceptionnelle et la peine bouleversante.

Extrait d'une lettre à Marili Gassler, 29 août 1934

Machines dans l'usine

Il s'agit de l'attraction des forces à l'intérieur des machines : elles veulent s'organiser et se délivrer. Il faut que je trouve un mot ou une image pour cela, chaque vue qui puisse illustrer l'expérience. Lorsque le grand chambardement commence et que la vitesse de rotation augmente, pour les hommes de notre époque c'est comme si Bach jouait de l'orgue. L'ingénieur est confronté à de grandes puissances, tel Siegfried face au dragon : dès 4000 tours notre cœur se déchire, dès 5000 c'est l'oreille. Ainsi s'exprime notre époque, mais nous l'ignorons encore.

Extrait de « Discours sur l'Art », manuscrit non daté, vers 1937

Société de bateaux à vapeur du lac de Zurich

Dans nos usines de fabrication, j'ai pris des photos industrielles artistiques, mais même après des centaines de clichés, je reste en quête de la machine. Seule la locomotive et les machines à vapeur ou à piston satisfont notre conception, ce sont elles les « machines ». Laissez-moi descendre jusqu'aux rouages et aux bielles, afin que quelqu'un puisse prendre une photo de leur vie. L'histoire est

maigre d'illustrations de notre ère technique. Et moi, à mon niveau, j'aimerais retracer la généalogie des rare artistes à avoir servi l'histoire de la technologie à travers leurs images.

Lettre à la société de bateaux à vapeur du lac de Zurich, 19 août 1943

Poésie en images

Lorsque j'entends le tintement des vieilles machines, aucun chemin ni aucune heure ne me résiste, il s'agit de sauver la moindre image pour les générations futures. Elles sont encore l'expression et portent le visage de la mécanique. De nos jours, tout est caché derrière des coffrages. Notre oreille n'entend plus le chant des rouages, et notre œil ne perçoit plus le charme des mouvements. Il s'agit de boîtes de conserve et non plus de machines, du moins pas de celles que notre imaginaire a fait naître.

« Poésie en images », texte paru dans la revue *Der Gleichrichter*, n°1, 1er février 1950, p. 15

Films dans la salle de séminaire

Dans la salle de séminaire, vous trouverez une sélection de courts-métrages 16 mm de Jakob Tuggener, de 1937 à 1970, qui abordent le thème « Homme et machine » sous différents angles. Ces films ont été numérisés pour les besoins de l'exposition et seront en majeure partie présentés pour la première fois (en lien avec la cinémathèque de Berne Lichtspiel).

Publication

Un coffret contenant 12 maquettes de livre reproduites en fac-similé (éditées pour la première fois), 14 courts métrages sur DVD ainsi qu'un catalogue avec des contributions de Martin Gasser et de Severin Rüegg et une postface de Maria E. Tuggener est publié aux éditions Steidl de Göttingen. Le catalogue et les maquettes *Maschinenzeit* (1952) et *Uf em Land* (1953) sont disponibles individuellement durant l'exposition.

Visites guidées spéciales

Dimanche, 22 octobre, 11 h 30: visite avec le commissaire Martin Gasser ; *dimanche, 19 novembre*, 11 h 30: Urs Stahel, commissaire MAST – Manifattura di Arti, Sperimentazione e Tecnologia de Bologne, et Martin Gasser, commissaire, vous proposeront une visite de l'exposition.

Séances cinématographiques

Dimanche, 29 octobre, 11 h, cinéma Cameo, Winterthour ; *mercredi, 1er novembre*, 20 h, Lichtspiel / Kinemathek Bern ; *jeudi, 11 janvier* 20 h 15, cinéma Cameo, Winterthour. Avec de la musique live du trio /// arsis, Winterthour, précédée d'une introduction Severin Rüegg. Des informations supplémentaires et réservation des billets: www.kinocameo.ch ou www.lichtspiel.ch.

Jakob Tuggener

1910-1919 : scolarité à Zurich. 1919-1923 : apprentissage du dessin technique chez Maag Zahnräder AG à Zurich, puis employé jusqu'à la crise de 1930. 1930-1931 : études à la Reimannschule de Berlin. À partir de 1932 : photographe indépendant dans l'industrie, pour la Maschinenfabrik Oerlikon (entre autres). À partir de 1935 : maquettes de photos classées par thèmes, faisant apparaître des clichés originaux traitant de l'usine, de la vie à la campagne, des bals de la haute société (plus de 60 maquettes en tout). Parallèlement : tournage de courts-métrages muets 16 mm jusqu'en 1970. 1943 : publication du livre *Fabrik*. 1951 : création du Kollegium Schweizer Photographen aux côtés de Werner Bischof, Gotthard Schuh, Walter Läubli et Paul Senn. Expositions en Suisse et à l'étranger. 1981 : on lui décerne le Prix culturel de la Ville de Zurich.